

LE SANG DES PIRATES

© Démiurge Éditions, 2022

ISBN : 978-2-9583442-0-7

Dépôt légal : juin 2022

Illustration de couverture : Emma Bzeznik

Image : The Cannon Shot. Date: 1680. Institution: Rijksmuseum.
Provider: Rijksmuseum. Providing Country: Netherlands. Public
Domain

Site : www.demiurge-editions.com

Contact : editionsdemiurge@gmail.com

Le Sang des pirates, partie II : disponible en juin 2022

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris. Toute reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Emma Bzeznik, 2022

Tous droits réservés pour tous pays

EMMA BZEZNIK

LE SANG DES PIRATES

PARTIE I

DÉMIURGE
ÉDITIONS

Cette histoire comporte des scènes aux contenus sensibles.
Vous pouvez consulter le détail à la toute fin de l'ouvrage.

Pour Nant'aa, forcément.

CAROLINE

Charles Town

FLORIDE

Nassau

Abaco Island

Long Island

Crooked Island

Inagua

La Havane Matanzas

CUBA

L'île de la tortue

Hispaniola

Navassa Island

Îles caïmans

JAMAÏQUE

Spanish Town

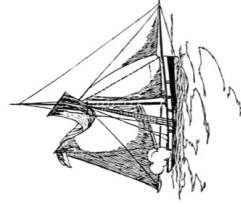
Saint-Barthélemy

San Juan

BAHAMAS, 1718

NAVIRES AU XVIII^e SIÈCLE

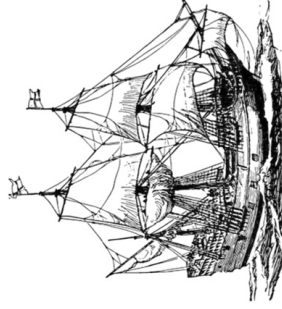
SLOOP



Longueur 26m
Largeur 8,5m

10-18 canons

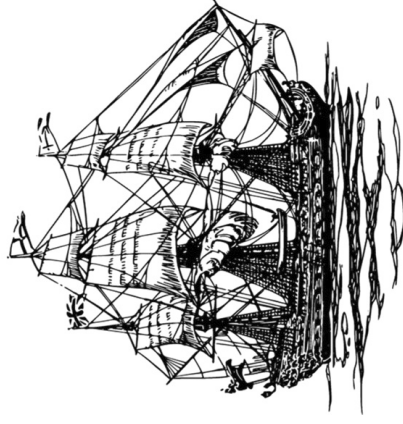
BRICK & BRIGANTIN



Longueur 50m
Largeur 11m

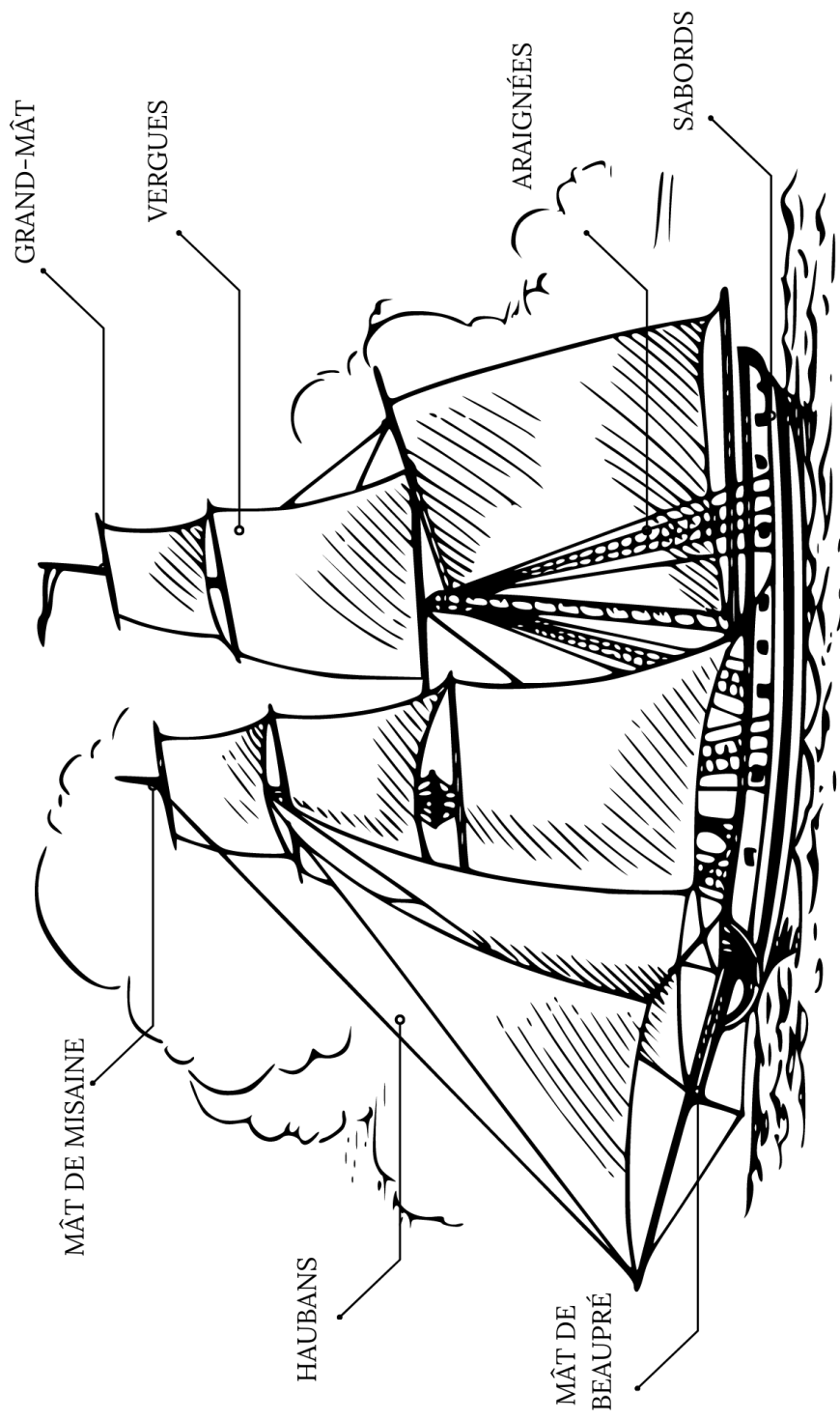
20 canons

GALION & FRÉGATE



Longueur 45m
Largeur 15m

32-44 canons



Mes personnages me pardonneront, je les ai piratés.

Cette histoire est inspirée de faits historiques auxquels elle se veut fidèle. Notamment, les dates écrites en entier (avec le jour, le mois et l'année) sont véritables.

L'action et les dialogues sont le fruit de l'imagination de l'autrice et ne doivent pas être considérés comme réels. Si certains personnages ont réellement existé, les situations, péripéties et dialogues qui leur sont attribués sont entièrement fictionnels et ne changent pas la nature entièrement fictionnelle de l'œuvre.

Une liste des personnages est disponible pages 430-431 ainsi qu'une liste des grades de l'époque page 432.

Vous trouverez également une bibliographie en fin d'ouvrage.





LE LOUP DES MERS

Janvier 1718

Le blanc se teignit de noir. La plume se noya un instant dans l'encrier avant de reprendre sa position initiale, pincée par deux doigts moites sertis de bagues.

La chaleur accablait le capitaine Rogers, qui suait à grosses gouttes sous son épais habit de coton. Néanmoins, ni le roulis du navire, ni le grincement régulier de la coque, ni aucune autre chose d'ailleurs, ne le déconcentrait de sa tâche. La pointe de la plume crépitait frénétiquement sur le papier. De temps à autre, après une phrase ou deux, il la plongeait dans le bol d'encre avant de reprendre son griffonnage. À mesure qu'il couchait ses mots sur le parchemin, il contait à Sa Majesté le succès de sa mission.

Quelques mois auparavant, il avait quitté Cap Town pour le nord-est de Madagascar afin d'y trouver Sainte-Marie, bien connue île pirate couverte d'une réputation flamboyante qui attisait les ardeurs des révoltés plus sûrement qu'une giclée de whisky dans un foyer. Mais la rumeur d'abondance et de prospérité qui montait des bas-fonds masquait une vérité toute autre, à l'heureuse surprise des autorités britanniques : le village de hors-la-loi déperissait depuis quelques années, déserté par

ses occupants et plus habité que de bâtards mariés à des négresses. Les quelques hommes sur place n'étaient guère vaillants, estropiés pour la plupart, affaiblis par une vie d'exode et de famine. Les indigènes peuplant l'île, autrefois amicaux avec les rebelles, s'étaient mués en assassins acariâtres qui proféraient des insultes en langage barbare, un patois sauvage indémêlable.

On avait capturé les renégats et laissé les indigènes sur place, ceux-ci pouvant par leur hostilité rebuter les pirates prochains qui auraient envie de s'y établir. La mission était un franc succès, et c'est ce que contait au Roi George la plume sur le parchemin.

Sa Majesté, qui avait succédé à la reine Anne, avait commissionné Woodes Rogers, corsaire et chasseur de pirates qui n'en était pas à sa première guerre, pour nettoyer ce nid de sauvages et de hors-la-loi. Pour de bon, cette fois.

Car ça n'était pas le premier pied que Woodes Rogers posait à Sainte-Marie : en l'an 1713, il y avait de cela cinq ans, il avait capturé là-bas deux douzaines de mécréants. Mais un fléau reste un fléau. Sainte-Marie s'était reformée, et les pirates, plus tenaces que des rats, étaient revenus pulluler sur l'île, ainsi qu'ils le font toujours.

À présent, au terme de longs mois passés en mer à écumer les îlets contaminés, le capitaine rentrait à Londres à bord du HMS *Ludlow Castle*, splendide galion armé qui l'hébergeait depuis de nombreuses missions, et dont il avait peu à peu fait son foyer. Avec cette question qui le taraudait sous la chaleur : où diable étaient passés ces rats de cale, ceux qui lui avaient échappé ?

Woodes Rogers posa sa plume et gratta sa barbe grise. Il était impensable que tous ces pirates aient été tués par les indigènes. Beaucoup voguaient encore sur les mers, mais le

capitaine, qui avait appris à penser comme ses proies, songeait de plus en plus à l'idée qu'une autre base avait été établie dans les eaux Caribéennes. L'île d'Hispaniola accueillait nombre de boucaniers. Long Island, trouée de grottes, était sans nul doute un repère idéal pour cacher son butin, et une rumeur de prospérité montait des eaux de New Providence.

Une nouvelle Sainte-Marie existait, où la confrérie pirate qui salissait allègrement l'argent de la Couronne perpétuait ses crimes en toute impunité. Il redoutait ce dernier fait autant qu'il le désirait : plus que tout, il souhaitait mettre un terme à la menace pirate qui empêchait pères et mères de dormir sur leurs deux oreilles. Il était né pour cela. Depuis son enfance, il se savait homme de justice. Lorsqu'il s'était engagé comme officier, il avait juré de vouer sa vie à Sa Majesté le roi George Ier, afin de protéger le territoire anglais. Aujourd'hui, il naviguait en tant que capitaine corsaire, aux commandes du vaisseau amiral d'une flottille de navires royaux commissionnés par le Roi lui-même.

Malgré le succès de ses missions, une part de lui n'était jamais satisfaite. Une part qui semblait s'étendre jusqu'à son cœur et le titillait de plus en plus souvent. Il savait qu'il prenait de l'âge : ses trente-sept ans révolus et un mal de dos insidieux lui rappelaient que sa carrière avait subi de cuisants échecs contre trop peu de triomphes. La cicatrice qui lui dévorait la joue droite en témoignait.

Le capitaine passa une main dans ses cheveux poivre et sel, trempés de sueur. Il fallait qu'il parle au Roi. Sa Majesté était une personne sage qui entendrait sa demande : il fallait déclarer la guerre aux pirates, les traquer sans relâche jusque dans leur lit pour tuer dans l'œuf toute tentative de rébellion. Si les massacres ne suffisaient pas à les empêcher de revenir, la persuasion saurait apaiser leur

rancœur. La plupart de ces traîneurs de sabre se savaient recherchés et avaient peur, aussi une distribution temporaire d'amnisties apparaîtrait comme une échappatoire, une solution inespérée : le salut de leurs âmes. Grâce à l'utilisation combinée de pardons royaux et de blocus, les pirates se rendraient vite à l'évidence et feraient ce qu'il convenait de faire pour ne pas mourir. Une fois inscrits sur les listes des pardonnés, leur passé de piraterie serait effacé aux yeux de la Couronne et ils seraient libres de reprendre des activités marchandes au service de Sa Majesté. Ceux qui ne se soumettraient pas seraient traqués puis pendus.

Alors que la plume reprenait son griffonnage, trois coups à la porte suivis d'un grincement lui indiquèrent que Peter était entré dans la cabine. Personne d'autre que lui n'était autorisé à venir le déranger dans ses appartements. Rogers termina de tracer l'arabesque de son s, posa la plume d'oie sur le secrétaire et se tourna vers Peter.

— Oui, commodore ?

Son second avança d'un pas, mains dans le dos, un demi-sourire poli sur les lèvres.

— Il a parlé, capitaine.

Le silence pesa un instant sur la pièce. Un instant, seulement.

— Qu'a t-il dit ?

— Les pirates ont fait de Nassau leur principal port d'attache.

Le capitaine hocha lentement la tête. L'otage avait confirmé au moins l'une de ses suspicions : New Providence abritait la ville de Nassau, mieux protégée sans doute – on disait qu'elle possédait un Fort inébranlable – et plus stratégique de par sa position. Elle était entourée d'îlots plus ou moins grands, non-loin de quelques routes

commerciales fréquemment empruntées par les navires marchands britanniques. En un mot, le repère parfait pour des pillards marins. C'en était si évident qu'il fut surpris de ne pas l'avoir deviné plus tôt.

– Autre chose ?

– Ses insultes vous intéressent ?

Woodes Rogers secoua la tête et se tourna vers son pupitre.

– J'ai mandé le bourreau, capitaine. Nous sommes encore loin de savoir où trouver l'île.

– Non, dit Rogers en se raclant la gorge. Donnez-lui à manger et déliez ses mains. Je viendrai moi-même l'interroger.

– Capitaine... C'est un rebelle.

Woodes Rogers se retourna, la plume suspendue à sa main.

– Que ne vous ai-je pas appris, Peter ?

– « Traitez vos prisonniers comme vous-même et ils vous le rendront de bien meilleure façon. »

– C'est le meilleur moyen d'obtenir des informations. Pas de bourreau.

– Entendu, capitaine.

Woodes Rogers congédia son second et reprit l'écriture de sa lettre. Sa requête allait séduire le Roi, à n'en point douter. La flotte de la Royal Navy, avec ses dizaines de vaisseaux, était dissuasive et suffirait à décourager toute tentative de soulèvement. Libérer Nassau du joug des pirates... Il tenait là une chance de redorer son honneur après la défaite essuyée quelques années auparavant, lors d'un accrochage avec un de ces maudits navires espagnols, qui avait marqué son esprit et son visage.

Il est nécessaire de sécuriser Nassau, écrivait-il, avant que la République pirate qui y fait régner l'anarchie ne

salisse encore l'argent de la Couronne. Durant mon séjour à Cap Town puis à Sainte-Marie, le commodore Peter Chamberlaine et moi-même avons interrogé plusieurs prisonniers, nous amenant à la conclusion que la confrérie pirate est sur le déclin. Il faut profiter de cette accalmie pour neutraliser la menace. Mes précédentes missions l'ont démontré, ma stratégie est susceptible de fonctionner.

Il s'interrompt, relut la dernière phrase, faillit la barrer. Se ravisa. Il ne voulait pas paraître orgueilleux, mais il fallait se montrer sûr de soi. Il ajouta rapidement :

Je sollicite Votre Grâce et sa bénédiction envers ma mission. Je requiers trois navires armés pour naviguer vers Nassau d'ici l'été. Je puis assurer à Sa Majesté que la rébellion sera matée en peu de temps et de manière pacifique. Nassau, sans nul doute, se soumettra. J'en fais le serment.

Il ajouta quelques arguments en faveur de la position stratégique de Nassau, qui une fois colonisée servirait de bastion ainsi que de comptoir pour assurer le commerce dans les îles. Enfin, il inscrivit sa signature au bas de la lettre, précédée de sa devise en latin de sacristie : *Expulsis piratis, restituta commercia*.

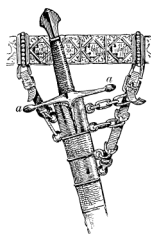
En fouillant dans les tiroirs du secrétaire à la recherche de son sceau, son regard tomba sur une missive, reçue quelques jours plus tôt sur Cap Town et qu'il n'avait toujours pas lue.

Rogers essuya sa main moite sur son pantalon et décacheta la lettre. Il parcourut rapidement des yeux les quelques mots griffonnés à l'encre grise. Faillit la lâcher, la ressaisit. Relut une seconde, puis une troisième fois. Les mots « honneur », « loyauté » et « marine royale » dansaient devant ses yeux, mais la mention de Sa Majesté et

d'une promotion de grade lui donna la sensation que son cœur faisait une valse avec son cerveau en ébullition. Il allait être promu. Le poste le plus haut qu'il puisse espérer lui tendait les bras : dès son retour à Londres, la Royal Navy demandait à le voir en présence du Roi et de ses conseillers. Il allait devenir gouverneur des Bahamas. Et cette nouvelle attendait dans un tiroir depuis des jours, entre son sceau et du papier à lettre !

Un sourire écarta ses lèvres sèches tandis qu'il caressait la plume d'oie. C'était la plus belle récompense qu'un émissaire de la Couronne puisse espérer. Un corsaire anglais, un chasseur de pirates, devenir la main et l'épée du Roi en personne ! C'était une nomination pour le moins prestigieuse et témoin de la confiance de Sa Majesté. Ce qu'il lui manquait pour redorer son blason et mettre son projet à exécution.

Il allait pouvoir imprimer sa marque dans l'endroit le plus chaotique des Bahamas : Nassau, nid de la République pirate qui affolait tant les esprits. Il allait en finir avec la vermine qui souillait les terres du Nouveau Monde et atteindre l'apogée de sa carrière. Le but ultime de sa vie. Ramener la paix et la prospérité dans le royaume de Grande-Bretagne...



LE JARDIN

Février 1718

Dans un coin de la pièce pinçait une mandoline. La musicienne, tête penchée sur son ouvrage, esquissait un sourire. Son teint de pêche et ses cheveux noirs laissaient entendre qu'elle était Espagnole – sans doute avait-elle fui la guerre quelques années plus tôt. Toute à son ouvrage, elle ne prêtait pas attention à l'étrange ballet qui se jouait sur ses notes tendres : des femmes en tenues vaporeuses se tortillaient devant les badauds, qui suaient à grosses gouttes devant leurs formes généreuses. Ils n'en auraient pas moins fait devant une bonne pièce de porc fumé.

Appuyé sur la rambarde, en haut de l'escalier, Adam scrutait le hall d'entrée, où les filles de joie accueillaient les clients. Non que ce spectacle lui plaise ; il le dérangeait même plutôt. Ce n'était pas les femmes que son regard fixait, mais bien les soudards bercés d'alcool qu'elles tentaient de séduire. L'homme qu'il attendait viendrait bientôt.

Adam changea de pied d'appui, pressant de sa main gantée la coquille de son épée, cachée sous son manteau. Par son contact, il tentait de se tranquilliser, mais une impatience grandissante s'était installée dans ses jambes.

Se forçant à expirer longuement, il se concentra sur ce qu'il voyait : les clients arrivaient par petits groupes, pour beaucoup soûls avant l'heure. Les danseuses venaient les débarrasser de leurs effets puis les menaient aux tables, disposées çà et là au hasard des volontés. Un turquoise hideux bleuissait les murs – assurément, un caprice de Madame, la gardienne des lieux, pour donner au Jardin de faux-airs de luxe. C'était un endroit peu fréquenté en journée, dissimulé derrière une façade neutre et qu'au premier regard on aurait pris pour une auberge un peu miteuse. L'endroit idéal pour se cacher.

La mandoline accéléra et grimpa dans l'aigu : les filles costumées, celles que Madame réservait aux clients les plus importants, jaillirent du rideau qui cachait l'entrée des chambres luxueuses. Un poids poussa Adam vers l'avant, comprimant ses côtes contre la rambarde. Un *hé* de surprise lui échappa et il planta son coude dans celui qui lui tombait dessus. L'autre tituba un instant avant de s'écrouler par terre. Dévisageant l'imbécile étalé à ses pieds, le jeune homme lâcha le pommeau de l'épée sous sa veste. Le sourire aux lèvres, il tendit une main vers Brandon, qui l'attrapa après l'avoir manquée à trois reprises.

– Des ennuis, Bran ?

L'autre le dévisagea un moment comme s'il fouillait dans sa mémoire ralentie par le rhum, puis sourit malgré son nez en sang.

– Jamais, tu m'connais.

Marcher en bipède semblait ne plus convenir au gaillard, qui s'accrochait à la rambarde comme un noyé à un tonneau.

– Hé, toi !

Un petit homme montait les escaliers, visiblement pressé d'en découdre. Il manqua de s'affaler sur les

marches ; son acolyte le maintint debout en le retenant par le pantalon.

– Tudieu, lâcha Bran dans un gargouillement.

Des bulles rouges bouchaient ses narines.

– Bouge pas, souffla Adam, le regard rivé sur les deux idiots qui s'agitaient dans les escaliers.

Il se plaça devant son ami, releva un pan de sa longue veste et dégaina sa rapière. La lame, tirée d'un fourreau de cuir, ne fit pas de bruit, mais les deux gaillards blémirent à sa vue. Les regards se tournèrent vers eux. Une rixe, dans un endroit comme celui-ci, n'avait rien de surprenant, et certains appréciaient particulièrement ces petits spectacles.

– Viens, j't'attends, grinça Adam.

Les deux acolytes se regardèrent. Le plus petit cracha par terre en reculant. L'autre le suivit, sourcils froncés. Adam rangea son épée. Ce n'est qu'une fois les deux hommes sortis du bordel qu'il s'autorisa à souffler. C'était une chance que les poursuivants de Bran n'aient pas de pistolet sur eux, auquel cas le duel aurait été joué d'avance. Même s'il imaginait mal le petit homme le menacer, d'autres n'hésiteraient pas à le supprimer d'une balle.

– Merci.

Bran s'était assis à une table, la main sur une chope qui n'était sans doute pas la sienne.

– Tu crois pas que t'es assez soûl comme ça ?

Le garçon haussa les épaules en plongeant le nez dans la chope. Il avala une gorgée, désigna la chaise vide en face de lui et fouilla dans les poches de sa chemise trouée. Adam s'assit face à son ami, le regard vague. Avec cette agitation, sa cible lui avait échappé. Tordant le cou pour observer l'entrée par-dessus la balustrade, le jeune homme s'aperçut que le flot de clients avait diminué. Il se maudit de n'avoir

pas été plus attentif. On devait approcher midi ; si Randall décidait de venir au bordel aujourd'hui, il devait déjà être là.

- Ce sera quoi ?

- Hein ?

Bran agita sous ses yeux une pièce de cinq shillings.

- Qu'est-ce que tu veux boire ?

- Un whisky.

Le garçon héla une serveuse et commanda les boissons.

- Ces gars, qu'est-ce qu'ils te voulaient ? reprit Adam une fois la serveuse partie.

- Y'disent que j'y ai mal regardé sa femme, grommela l'autre en la fixant d'un air hagard. Heureusement que t'étais là.

Adam secoua la tête.

- Heureusement que j'ai une épée, oui.

Bran posa lourdement ses avant-bras sur la table.

- D'ailleurs, elle vient d'où c't'épée ? Et pourquoi t'es habillé comme...

- Pas un mot, lâcha Adam en se levant brusquement. C'est clair ? Tu m'as déjà attiré des regards avec tes conneries.

L'autre se tassa sur sa chaise et fit un mouvement dédaigneux de la main.

- Compris... Encore un duel, donc ?

La serveuse revint, déviant Bran de sa question. Adam ne répondit pas, se contentant de lancer un regard par-dessus la rambarde. Toujours pas de Randall en vue...

- Tu vas t'faire tuer, à ce rythme.

Adam plongea le nez dans sa chope.

- Au fait, lança Bran pour changer de sujet, t'es au courant pour le nouveau gouverneur ? À c'qui paraît, c'est un dur.

- Comment tu sais ça, toi ?

– Tout le monde en parle, aux docks.

Bran travaillait sur les quais depuis qu'il était tout gamin. Ce genre d'endroit fourmillait de rumeurs et de fausses informations, mais avec un peu d'habileté on pouvait délier les langues et obtenir sans trop de problèmes un nom ou une adresse. Cependant, si une rumeur circulait au sujet d'un nouveau gouverneur, elle devait être avérée. Personne ne se risquait à parler politique, autrement.

– T'es sûr de ton info ?

– Tiens, regarde, c'est même dans l'journal.

Bran gesticula en direction de la table dans son dos et arracha des mains d'un bougre un exemplaire de la *London Gazette* en grommelant « J't'emprunte ça un moment, l'ami ». Avec une telle nonchalance, rien d'étonnant à ce qu'il s'attire autant d'ennuis.

Le gros titre annonçait la pendaison de dix pirates en Jamaïque. En-dessous, l'intitulé clamait l'arrivée au pouvoir du nouveau gouverneur général des Bahamas, Woodes Rogers, nommé le 6 février de cette année.

– Woodes Rogers, c'est bien un écrivain, non ? Celui qui a écrit *Voyage autour du monde* ?

Son ami haussa les épaules. Il ne savait pas lire.

– Y'paraît qu'alors qu'il voyageait, y s'est pris une balle dans le palais, mais qu'ça l'a pas tué, non, il l'a gardée comme ça jusqu'à son retour à Londres.

– Effrayant.

– Tu l'as dit.

Un gloussement, non loin, lui fit tourner la tête ; une fille de joie vêtue d'un voile jaune, assise sur les genoux d'un grand gaillard, riait aux éclats. Le regard d'Adam passa sur le visage de l'homme. Une sourde rancœur monta de son ventre. Comme s'il avait senti son regard, Randall se tourna

vers lui avec un sourire goguenard. Le moment qu'il attendait tant était venu.

Adam posa son whisky à peine entamé et se leva avec raideur.

– Tu vas où ?

Lèvres pincées, Adam rajusta son chapeau et lui lança un regard par-dessus l'épaule.

– Jouter un peu.

Et sans plus d'explications, il s'avança vers sa cible, une main sur la garde de son épée.

Alexandre Randall était le maître d'armes le plus réputé de la ville, et le plus gros porc qu'Adam ait connu à Charles Town. Pas nécessairement dans cet ordre, d'ailleurs. S'il était connu que les maisons closes étaient très visitées, on faisait en sorte d'ignorer ce dernier fait surtout lorsqu'il concernait un homme à la réputation flamboyante. En somme, tout le monde savait que Randall était un gros porc, mais personne n'avait rien à y redire. Sauf Adam.

Il entendait Bran s'agiter derrière-lui. Il l'imagina se tordre sur sa chaise pour regarder la scène tout en évitant de vaciller.

D'autres regards se tournaient vers eux à mesure qu'Adam approchait, mais lui n'avait d'yeux que pour le visage plat du maître d'armes. Il portait le cheveu court, plus poivre que sel, et des rides bordaient les plis de ses lèvres fines. Une vraie tête de cochon trop bien nourri, avec son gros ventre rempli de bière caché par ses beaux habits.

– Tiens, un merdeux. Qu'est-ce que tu me veux, mon gars ?

Randall ne l'avait pas reconnu, tant mieux. Adam expira silencieusement avant de tirer son épée. La lame, polie le matin même, renvoyait la lumière des chandelles sur son

fer mat. L'atoblée siffla, mi-amusée, mi-inquiète. Les acolytes de Randall étaient tout aussi détestables que lui.

Son adversaire partit d'un grand rire, faisant tressaillir sa bedaine richement parue. Va au diable, dit Adam en pensée. Je t'y enverrai avec plaisir.

– Il est pas content, on dirait, le rouquin.

– Ah, ces homo. Toujours le sang chaud. Y dégainent plus vite qu'une chienne en chaleur...

Randall s'esclaffa et abattit sa main sur la cuisse de la prostituée qui lui couvrait les jambes. Elle sursauta et transforma sa surprise en sourire. Adam l'ignora aussi bien que possible pour se concentrer sur son ennemi.

– En garde.

L'autre rit encore, mais ses traits s'étaient crispés. Il jeta un œil à ses acolytes.

– Mais c'est que Miss Nanny me provoque. T'es sûr de toi, gamin ? Tu sais qui je suis, au moins ?

Miss Nanny était un surnom réservé aux homosexuels – si tant est qu'ils existent à Charles Town, car personne n'en avait jamais vu. Randall ne l'avait pas percé à jour, et c'était tant mieux. Sa surprise n'en serait que plus grande.

– Je sais parfaitement qui tu es, Randall Fearson. En garde !

L'autre grimaça. L'idée de se battre après les caresses de la catin le rebutait, sans doute. Mais il ne pouvait refuser un duel. En tant que maître d'armes, il avait une réputation à tenir.

– Je vais te trouer, Miss Nanny.

Adam recula d'un pas, lame en avant. Les regards convergèrent vers eux lorsque Randall poussa la catin pour se lever. La jeune fille faillit tomber, se rattrapa, et fut tirée sur les genoux d'un des hommes du maître d'armes. Randall n'était pas très grand et semblait tassé, mais son corps

massif dissuadait quiconque de lui tenir tête. Il s'avança vers Adam et le poussa du plat de la main.

– En bas, Nanny. Il y a plus de place.

Et plus de gens pour regarder, comprit Adam en se retournant pour descendre l'escalier. Lorsqu'ils passèrent devant la table de Bran, son ami lui adressa un regard inquiet. Adam lui sourit, mais son visage était crispé et ses jambes raides. Savoir son adversaire dans son dos lui déplaisait, bien que Randall, en homme de réputation, n'aurait pas risqué de l'attaquer en traître. Ç'aurait été trop de déshonneur. Arrivés au rez-de-chaussée, parmi les tables, ils se firent face. Adam plia les jambes et écarta un peu les pieds. Le manche de son épée était moite, et l'arme sembla un instant peser plus lourd.

Ressaisis-toi.

Son adversaire tira une épée large, à double tranchant, semblable à celle d'Adam... Mais deux fois plus grande. Adam leva son bras gauche vide près de sa tête, comme pour esquisser un pas de danse. Suivant la règle d'escrime la plus fondamentale qu'appliquait son adversaire, le maître d'armes laissa choir son bras gauche le long de sa jambe avec un rictus. Il avait compris qu'Adam comptait le battre à son propre jeu, qui plus est devant un public.

Les clients, autour d'eux, retenaient leur souffle. Adam expira lentement, et s'élança sur Randall.

Il savait plus ou moins que le maître d'armes reculerait d'un bond, et se retrouverait acculé contre une des tables. Il le savait, car il avait été son adversaire plus d'une fois. Randall avait été son maître d'armes, même s'il l'ignorait. Adam avait suivi ses cours par intermittences, jusqu'à la semaine dernière. Jusqu'à ce que Randall fasse le geste de trop. Jusqu'à ce qu'Adam décide d'en finir avec lui.

Le maître d'armes recula effectivement, mais bondit de côté pour éviter la table, renversant au passage une ou deux chopes. Des cris d'encouragement et des sifflements brisèrent le silence, mais Adam les entendit à peine. Il détendit son bras pour lancer son épée en avant. L'autre para puis riposta immédiatement.

Aucun des deux ne savait s'ils se battaient pour la mort ou pour le feint. Cela n'avait pas grande importance tant la haine de l'un galvanisait l'autre. Adam n'avait aucune intention de tuer Randall, mais celui-ci fauchait l'air pour le fendre en deux. Il semblait oublier que s'il tuait un homme en pleine ville, il serait jugé, peut-être par le procureur Cormac lui-même, ce qui lui aurait valu au mieux la prison, au pire la mort.

– Ta tête me dit quelque chose, lança Randall en faisant tourner sa lame.

Adam ne répondit pas, trop occupé à réfléchir à son angle d'attaque. Randall ne lui en laissa pas le temps : sa lame trancha le vide à la poursuite de sa proie. Adam para le coup en accusant la force écrasante du maître d'armes. Les deux épées luttèrent un moment l'une contre l'autre, celle d'Adam tellement verticale qu'on se demandait si elle allait casser. Se rendant compte qu'il ne pourrait tenir sa défense très longtemps, chacun de ses muscles raidi par la résistance, il laissa glisser son épée le long de l'autre, puis la releva à peine libérée du joug de Randall pour parer à nouveau. Le danger de cette technique résidait en la fatigue accumulée par le bras tendu pour contrer, qui une fois relâché pour faire glisser la lame, risquait de ne pas vouloir se redresser à temps – et avec la même puissance – pour parer le nouveau coup que jetait son adversaire libéré. Adam avait contré trop longtemps, laissant son bras droit se fatiguer. Le muscle tressautait, mais il se poussa à

conserver sa défense encore un instant. Quelqu'un cria un encouragement. Autour d'eux, le cercle de curieux s'épaississait.

Adam brisa la lutte en reculant d'un bond, mettant Randall à distance. Ce dernier, comme il s'y attendait, avança vers lui en lançant une autre attaque. Adam esquiva la lame et para en se retournant, puis appuya tout son poids sur son épée. Randall refusa de basculer et écarta les jambes pour être plus stable. Avec une grimace, il tenta d'abaisser la lame d'Adam en appuyant vers le bas. Le jeune homme vacilla et brisa à nouveau le fer croisé en sautant sur la droite. Randall voulait vraiment le pourfendre, peu lui importait les conséquences, il le sentait dans ses coups. Qui s'occuperait d'un homme mort dans une maison close ? On jetterait son corps à la mer dans la nuit, voilà tout. Cette idée fit transpirer encore Adam.

- Tu te bats vraiment comme une Miss Nanny, éructa l'autre en un jet de salive.

Il cracha par terre, trempé de sueur. Adam, malgré sa fatigue, poussa un cri de victoire intérieur. Il tenait tête au meilleur maître d'armes de la ville, et cela mettait celui-ci en rogne.

Il heurta un marin trop près, qui le poussa en avant, manquant de l'envoyer sur une table. Adam hoqueta mais se retourna pour faire face à Randall, qui fondait sur lui. Adam s'écarta au dernier moment et piqua le flanc de son adversaire, qui, emporté par son propre poids, s'abattit sur une chaise. Le souffle coupé, il toussa une gerbe de salive mais se releva aussitôt. Adam le contourna pour arriver dans son dos alors qu'il repoussait la chaise de sa main libre. La pointe de l'épée le piqua à la cheville, le faisant se retourner, et Adam, dans son angle mort, en profita pour le bousculer de toutes ses forces.

Déséquilibré, Randall enfonça la pointe de son épée dans le parquet pour ne pas tomber. Il tenta d'atteindre le flanc d'Adam qui le repoussa violemment. Adam tituba, sourire aux lèvres. Aucun des deux ne prenait l'avantage, il avait donc bien une chance de battre son adversaire. Excité par sa demi-victoire, Adam visa la jambe de Randall, qui para l'attaque en poussant un grognement. Brisant la règle établie, il abattit son bras gauche sur la joue de son adversaire.

Adam vacilla, manqua de tomber. On le releva et le poussa au centre du cercle. Même s'il s'avouait vaincu, il ne pourrait s'échapper. Les clients tenaient à leur spectacle. Sa joue était douloureuse, mais aucune dent ne s'était détachée.

Adam fonça sur le maître d'armes. Son front vint heurter la cage thoracique de Randall, qui dut écarter sa lame pour ne pas lui trancher la gorge. Une grosse main vint appuyer sur sa nuque, empoignant tout ce qui se trouvait à sa portée. S'il refusait de tuer Adam, il comptait néanmoins lui faire payer son affront en le réduisant en bouillie. Ses doigts bagués éraflaient sa peau et empoignèrent ses cheveux. Le col de sa chemise crissa : les coutures cédaient.

Avec un cri de douleur, Adam tenta de reculer, mais la poigne tenait toujours son crâne. Courbé, il ne pouvait pas user de sa lame sans voir ce qu'il touchait. Il ne devait pas tuer Randall. Avec un râle, Adam lança son genou dans le ventre du maître d'armes, qui lâcha enfin prise. Rassemblant toute sa haine, oubliant le monde autour, Adam s'élança et attrapa le bras de son adversaire, plaquant son épaule gauche contre le torse de celui-ci, l'empêchant de plier le coude. Tremblant sous l'effort pour maintenir le bras de Randall, il piqua du bout de son épée la main du maître. L'arme dérapa et lui entailla le poing plus

profondément que prévu. Randall lâcha son arme en criant, et Adam l'envoya au loin d'un coup de pied.

- Tenez-le moi, haleta t-il. Tenez-le moi !

Le cercle d'ahuris qui regardait la scène se défit pour laisser passer trois jeunes hommes. Ils contournèrent Randall et l'aidèrent à se relever, mais le laissèrent à genoux et le tinrent fermement par les épaules.

En nage, soufflant comme un bœuf, Adam s'approcha de son adversaire. Son crâne lui brûlait et sa joue commençait d'enfler. L'os de sa mâchoire lui faisait un mal de chien, mais sa victoire était trop grande pour que la douleur ne la gâche. Il se redressa. Conscient que tout le monde regardait, il commença de tirer ses cheveux hors de son manteau, qui se révélèrent en une longue tresse rousse. Ôta son chapeau, et défit les pans de son manteau pour révéler une poitrine saillante. On entendit chuchoter « Anne Cormac... » et son nom resta en suspens dans la salle.

La jeune fille s'accroupit devant Randall, qui ne masquait pas sa surprise. Avec un sourire, elle saisit l'élégant surcot du maître d'armes et, du bout de son épée, en arracha un à un les boutons.

- Où est-ce que vous vous croyez ?

Le silence se fit. Ignorant le cri de Madame, Anne continuait son ouvrage. Elle avait enlevé cinq boutons sur sept.

- Mademoiselle Cormac, veuillez cesser cette mascarade immédiatement !

La jeune femme se releva lentement, à bout de souffle, mais satisfaite. Avisa l'air courroucé de Madame, rouge de colère sous son fard. Elle venait de lui faire perdre son meilleur client et de lui abîmer une chaise, ainsi que le sol, sans parler du désordre qui régnait et de la tâche rouge sombre laissée par Randall. Anne sortit de son manteau une

bourse qu'elle jeta aux pieds de la vieille. Madame s'empessa de la ramasser, et tritura l'argent entre ses doigts boudinés, gênée que tout le monde s'aperçoive de ses affaires.

– Pour repeindre vos murs d'une couleur plus digeste, lança Anne en rangeant son épée dans son fourreau.

Sur ces mots, elle ramassa son chapeau, esquissa une révérence et poussa la porte du bordel sous les yeux ébahis des marins.

*

– Anne, attends !

La jeune fille ralentit. C'était Bran, derrière elle, qui titubait devant les portes du bordel. Elle s'arrêta, attendit qu'il la rattrape.

– C'était quoi, ça ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais la douleur fusa dans sa joue droite. Au toucher, la peau était un peu enflée, et devait avoir viré au bleu.

– Le retour d'Adam Cormac, hein ? Tout ça pour t'battre avec l'aut' riche, là ?

– L'autre riche, c'est qu'un gros porc, il l'a mérité.

– Mais y t'a fait quoi ? Quand tu m'as d'mandé un pantalon l'aut' soir, jamais j'aurais pensé que t'allais te traveste avec...

Anne reprit sa marche en claudiquant. Son genou gauche lui faisait mal et tout son corps tremblait encore sous l'effort du combat.

– Il a tenté de m'abuser, souffla t-elle entre ses dents. Je suivais ses cours de temps en temps, lorsque je pouvais échapper aux cours de maintien imposés par mon père. Je

me déguisais en homme... Et la semaine dernière, il m'a percée à jour.

Elle serra les poings. Raviva dans son esprit la mine déconfite de Randall, lorsqu'elle avait arraché les boutons de son surcot. Cette vision tempéra sa colère.

– L'autre soir, il a tenté de m'abuser, répéta t-elle. J'ai pas envie d'en parler, Bran.

Elle secoua la tête pour chasser le souvenir des mains baladeuses et du souffle de Randall, tout près de son visage. Ces images la hantaient jusqu'à ce matin. Jusqu'à ce qu'elle se venge.

Ils bifurquèrent sur la gauche pour prendre le chemin du port. La chaleur étouffante de l'après-midi avait fait se réfugier les habitants en intérieur, aussi les rues étaient-elles calmes. De hauts bâtiments se pressaient de chaque côté des ruelles déjà étroites. Un chat passa devant eux en crachant.

– C'est quoi, cette épée ?

Bran la dévisageait. Il ne comprenait pas comment son amie, déguisée en homme, avait pu obtenir une telle arme – sans parler du fait qu'elle savait déjà la manier. Bien-sûr, il savait qu'Anne avait été élevée comme un garçon jusqu'à ses quinze ans, et que son père n'était rien de moins que le meilleur procureur de la ville, le Maître Cormac. Mais la fougue de cette fille l'étonnait toujours, même après toutes ces années.

– Sache déjà que je ne l'ai pas volée, répondit Anne avec une œillade sévère. Elle appartient à ma famille. Elle prenait la poussière dans son étui, sous le lit de mon père... Autant qu'elle serve d'honneur d'un Cormac plutôt que de repose-pieds, tu crois pas ?

– Je suppose. Mais comment ça se fait que l'aut' riche t'a pas reconnue ?

- Il voit passer tellement de monde dans le corral qu'à mon avis il n'a même pas fait attention. Il ne connaissait pas mon nom, sinon sois sûr qu'il n'aurait pas tenté... ce qu'il a tenté. De toute façon, il était plus concentré sur ma poitrine que sur mon visage.

Elle donna un coup de pied dans une pierre. Bran posa une main sur son épaule et lui adressa un sourire.

- Alors, tu vas redevenir Adam tout le temps ?

Adam Cormac, le prétendu frère d'Anne, parti à l'armée. L'arrivée de la famille Cormac à Charles Town avait valu à Anne, alors âgée de treize ans, d'être habillée en mâle pour se faire passer pour son frère, un frère fictif que l'on nomma Adam pour conserver une ressemblance avec son véritable prénom. En réalité, Anne était fille unique et jouait indifféremment le rôle d'Adam - quand avait encore la patience de se prêter à ce jeu grotesque. Lorsqu'elle sortait sous sa véritable apparence, Anne donnait des nouvelles de ce frère, qui semblait parfois plus vivant qu'elle-même.

La vie d'homme ouvrait des portes que l'on fermait aux femmes. Anne jonglait entre le frère et la sœur, bien que ceux qui la connaissaient depuis longtemps ne croyaient plus à ce petit jeu. Révéler sa véritable apparence, au bordel, l'avait à présent trahie. Son stratagème fonctionnerait encore dans les coins les plus reculés de la ville, là où les rumeurs couraient le moins vite, mais pour l'heure elle préférait rester elle-même.

- Je ne pense pas. J'aime pas beaucoup me déguiser, tu sais.

Les senteurs marines du port assaillaient les narines. Ils débouchèrent sur les quais alors que le soleil plongeait dans la mer. Anne s'avança le long d'un ponton en soupirant et s'assit. Ici, à cette heure où les dockers rentraient chez eux, on trouvait un peu de calme. Depuis le port, on pouvait

voir les ébauches de murailles qui rejoindraient bientôt celles de la ville. Le bourg était protégé des attaques corsaires françaises et espagnoles depuis quelques mois à peine, mais ses habitants avaient trouvé en son sein un morceau de paix qui attirait les colons comme des mouches. Charles Town, capitale de la province de Caroline, s'était isolée pour mieux se remplir. Jamais on n'avait connu pareil développement dans une colonie anglaise. Parfois, pourtant, on pouvait entendre quelques coups de canons au loin, signe que la guerre durait encore.

Bran s'assit à côté d'elle. Anne voulut poser sa tête sur l'épaule de son ami, mais sa mâchoire douloureuse l'en empêcha, et elle se redressa en grimaçant.

Elle sursauta lorsqu'une main se posa sur son épaule. Ça n'était pas celle de Bran, qui regardait quelqu'un derrière elle, qu'elle ne pouvait pas voir. Randall ? Elle se retourna lentement, doigts crispés sur la garde de son épée, et soupira en reconnaissant celui qu'elle cherchait à éviter. Pas Randall, non, mais ce fichu pêcheur avec qui elle avait passé la nuit.

– Je t'ai cherchée partout, tu sais ? couina Jon alors qu'elle se relevait.

Et comment qu'elle savait, elle le fuyait depuis ce matin. Le gilet froissé et mal ajusté, Jon le pêcheur semblait avoir couru dans toute la ville. Que lui voulait-il encore, pour venir la chercher alors qu'elle venait juste de se poser ? Anne se racla la gorge et le fixa, pressée d'en finir.

– J'aimerais te dire quelque chose, bredouilla le garçon. C'est assez important. On peut aller ailleurs ?

Il murmura ces derniers mots comme s'il ne souhaitait pas être entendu. À l'évidence, la présence de Bran le mettait mal à l'aise. La jeune fille ne bougea pas. Après un